

Nicole Mosconi, *Genre et éducation des filles. Des clartés de tout*, Paris, L'Harmattan, 2017, 206 p.

Claudie Solar

Volume 31, numéro 1, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1050672ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1050672ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Solar, C. (2018). Compte rendu de [Nicole Mosconi, *Genre et éducation des filles. Des clartés de tout*, Paris, L'Harmattan, 2017, 206 p.] *Recherches féministes*, 31(1), 316–321. <https://doi.org/10.7202/1050672ar>

révolutionnaires, les résultats pour la cause des femmes n'ont pas été à la hauteur des attentes...

L'épilogue de l'auteur n'en conclut pas moins que « le rendez-vous des femmes avec le Front populaire n'a peut-être pas été totalement manqué » (p. 350). Si l'on ne peut parler d'égalité, on peut parler d'émancipation. Toute une génération de femmes s'est engagée dans les grèves, dans les négociations collectives, dans les manifestations, dans la prise de parole publique, dans la lutte politique. Sans ces expériences nouvelles, on ne pourrait concevoir leur rôle dans la Résistance. On constate également que les femmes sont de plus en plus présentes dans les différents médias, que ce soit les journaux ou le cinéma, ainsi qu'on le voit au dernier chapitre. Il faut donc considérer l'année 1936 comme un jalon vers l'égalité, et c'est ce que démontre avec succès cet ouvrage qui enrichit l'historiographie de cette période. Il reste à souhaiter, à l'instar de Michelle Zancarini-Fournel dans sa préface, que ses résultats seront désormais intégrés à tous les travaux sur ce « moment mythique » (p. 10) de l'histoire sociale française.

CHRISTINE PIETTE  
Université Laval

⇒ **Nicole Mosconi**  
*Genre et éducation des filles. Des clartés de tout*  
Paris, L'Harmattan, 2017, 206 p.

Après des années de recherche, Nicole Mosconi offre dans l'ouvrage intitulé *Genre et éducation des filles. Des clartés de tout* sa synthèse des « raisons du retard pris par les femmes par rapport aux hommes dans leur accès à l'instruction » (p. 181). Pour cela, elle revisite librement neuf textes publiés pendant la période 1990-2013 et restructure ainsi la trame d'une argumentation cohérente livrée dans un langage clair.

Le livre contient trois parties, composées de trois chapitres chacun, qui abordent les fondements de l'exclusion des femmes du savoir (première partie), pour ensuite donner du sens à l'« égalité dans la différence » (deuxième partie) et finir par une habile analogie de la devise française : « liberté, égalité, mixité » (troisième partie). Car le livre s'intéresse à l'école française, surtout le primaire et le secondaire où, agrégée de philosophie, Mosconi a enseigné avant de devenir professeure à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

L'ouvrage de Mosconi – qui décrit « une longue lutte entre un courant très majoritaire, plus ou moins hostile à l'instruction des femmes, qui, en tout cas, soucieux de conserver l'ordre sexué établi, refuse de leur reconnaître un droit aux savoirs égal aux hommes » (p. 182) – enrichit notre compréhension de l'exclusion des femmes du savoir, la culture française et l'Église catholique ayant favorisé le maintien de l'identité francophone au Québec.

## La construction de l'exclusion

Pour comprendre la manière dont s'est construite dans le temps l'interdiction de savoir faite aux femmes, Mosconi ouvre la première partie en présentant une analyse de la comédie de Molière (1622-1673), *Les femmes savantes*<sup>1</sup>, et montre que les « femmes savantes » sont « ridicules » ou « pédantes », un amalgame qui stigmatise encore les femmes et qui favorisera le développement d'une éducation des filles selon un programme féminin.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) renchérit en souhaitant une Sophie à la hauteur d'*Émile*; il veut faire des filles de futures bonnes ménagères. Mosconi écrit : « l'honnête homme est l'homme cultivé, l'honnête femme est seulement la femme chaste et l'épouse fidèle » (p. 54). Le premier chapitre permet d'établir des parallèles avec l'enseignement ménager au Québec (Thivierge 1983; Fahmy-Eid 1989).

À ce discours d'éducation à la soumission et à la dépendance des femmes, Mosconi oppose, dans le deuxième chapitre, l'écrit de Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, « ouvrage de philosophie morale et politique » (p. 59) publié en 1792, qui défait point par point l'argumentation de Rousseau :

[Pourtant, à] partir de l'héritage des philosophies du droit naturel, Rousseau a élaboré l'arsenal des arguments qui, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, seront réutilisés par l'antiféminisme contre la libération des femmes et leur accès aux professions de prestige et aux droits civils et politiques (p. 66).

Étant donné que seule la vie intérieure, celle du foyer, peut convenir aux êtres « faibles » que sont les femmes, le troisième chapitre s'intéresse à Georges Cabanis (1757-1808) qui publie, en 1802, l'ouvrage titré *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Médecin, physiologiste, philosophe et député français, il a fortement contribué à sceller le sexisme dans le corps des femmes en étudiant « l'influence du sexe sur le caractère des idées et des affections morales » (p. 71). En systématisant l'exclusion des femmes du savoir et leur omission par faiblesse de « nature », il dissimule « la domination masculine » (p. 75) et instaure les dichotomies homme/femme, toujours d'actualité, telles que force/faiblesse, activité/passivité, puissance/impuissance, savant/pédante (p. 79) pour ne citer que celles-là. D'où la croyance à la différence des sexes (Mosconi 2016), car les liens créés entre femmes et biologie donnent lieu à l'irréversibilité du statut d'infériorité sociale et intellectuelle, et légitime cette croyance tant chez les hommes que chez les femmes.

Cette perspective explique, à mon avis, pourquoi la recherche n'a longtemps été que le fait des hommes et que les savoirs se sont construits selon leur perspective

---

<sup>1</sup> Cette comédie paraît en 1672 et a été précédée par *Les précieuses ridicules* en 1659.

politico-idéologique concrétisée à partir d'études sur des hommes qui, seuls, avaient les mêmes fonctions et responsabilités qu'eux.

### La construction de l'égalité dans la différence

Après avoir situé l'exclusion des femmes du champ social et intellectuel, Mosconi aborde, dans la deuxième partie de son ouvrage, l'accès des femmes aux savoirs savants. En tout premier lieu, elle se tourne vers Comenius (1592-1670)<sup>2</sup> qui prône l'éducation tant des filles et des garçons de tous les groupes sociaux.

En France toutefois, Fénelon (1651-1715) donne accès aux études aux filles en limitant le contenu scientifique car, à ses yeux, « la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études » (p. 89). Cela entraîne une éducation pour les filles de bas niveau social et une autre propre aux filles de la bourgeoisie. L'analyse des différences entre Comenius et Fénelon illustre « un clivage fondamental théologico-politique entre catholiques et protestants sur l'éducation des femmes » (p. 98).

Henri Marion (1846-1896), quant à lui, est un philosophe professeur à l'École normale de Fontenay. Il introduit le « principe politico-philosophique » de l'« égalité dans la différence » (p. 100). Ses cours ont donné lieu à deux publications posthumes, *Psychologie de la femme*, en 1900, et *L'éducation des jeunes filles*, en 1902, dans lesquels on trouve ce qui suit :

[T]ous les lieux communs de la psychologie du XIX<sup>e</sup> siècle sur les femmes : la « faiblesse » physiologique [...], la pudeur, une intelligence vive mais superficielle [...], peu douée pour les sciences et la logique, et une volonté dépendante de la sensibilité, manquant d'initiative et de vigueur; et enfin « la femme est destinée par sa nature à être épouse et mère (11<sup>e</sup> leçon) » (p. 100).

Cette « nature » de la femme serait perdue sans la « protection » de l'homme. Aussi, l'éducation des filles doit avoir trois finalités : « l'éducation générale de la femme »; « l'éducation domestique »; et « une certaine éducation professionnelle » (p. 107) réservée surtout aux classes besogneuses. Les filles de la bourgeoisie auront accès au lycée des filles d'une durée de cinq ans et non de sept ans comme les garçons, ce qui prive les filles du baccalauréat (français)<sup>3</sup>, porte d'entrée à l'université.

Marion prône un savoir « toujours féminin » et émet l'idée qui ancre un stéréotype d'aujourd'hui : les filles « réussissent seulement par leur travail, et de surcroît péniblement et non par leurs « dons », leurs « talents » ou leur « force intellectuelle – apanages virils des dominants » (p. 116).

<sup>2</sup> Né au Royaume de Bohême, ce philosophe, très religieux et auteur prolifique, est considéré comme une figure marquante de la pédagogie.

<sup>3</sup> Le baccalauréat français équivalait à la première année d'études collégiales au Québec.

Mosconi conclut : « Au total, la différence prime sur l'égalité et " l'égalité dans la différence " n'est au fond qu'un autre nom de l'inégalité et le masque de la domination masculine » (p. 117).

Le sixième chapitre porte sur les femmes, les disciplines universitaires et la recherche. Il ne présente ni philosophes ni politiciens, pas plus qu'il ne propose de données bien différentes de celles que l'on connaît au Québec. En France, l'inclusion se concrétise progressivement au XX<sup>e</sup> sous la Troisième République et, dès 1924, « les programmes des lycées de filles [sont] alignés sur ceux des lycées de garçons » (p. 125), analyse formulée par Dale Spender (1981).

Aujourd'hui, en France comme au Québec, les interdicts frappent les recherches féministes, car il manque encore une « pleine reconnaissance de leur légitimité dans la création des savoirs nouveaux et de la valeur de leurs contributions aux progrès des disciplines instituées » (p. 132).

### **Liberté, égalité, mixité**

En s'appuyant sur Louis Dumont, Mosconi utilise les concepts de « société holiste » (dans laquelle toute personne est soumise à la place qui lui est assignée dans le système familial et social) *versus* « société individualiste » (dans laquelle la liberté et l'égalité deviennent les principes directeurs) pour souligner que les transformations induites par la Révolution française concernent davantage les hommes (leur accordant le principe d'égalité) que les femmes (toujours dépendantes de leur père ou de leur mari). Ainsi, pour les femmes, la société holiste se perpétue tout au moins dans la famille, tandis que les hommes peuvent décider de leur avenir.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les femmes entrent dans une société individualiste, notamment par l'obtention du droit de vote; suivent l'accès à la contraception et l'ouverture de toutes les filières de formation. Cependant, des siècles de ségrégation et d'interdiction ont formé l'imaginaire (Harari 2017) des hommes et des femmes et rendu l'égalité difficile : les femmes ne choisissent pas souvent les champs dits scientifiques, n'accèdent pas encore en nombre aux postes de haut niveau et se débattent toujours avec la conciliation travail-études-famille.

Le savoir change difficilement et « des féministes parlent des sciences " normâles " » (Chabaud-Rychter et autres 2010), car le savoir n'est pas neutre et la science est située » (Solar 2013 : 238). D'où la nécessité de théorisation que le féminisme de la deuxième vague proposera notamment sur la domination.

Liliane Kandel (1975), pionnière française de la recherche en éducation, montre que les filles et les garçons intériorisent « des stéréotypes sociaux quant aux rôles masculins et féminins » (p. 153). D'après l'analyse de Mosconi, Kandel se centre sur les inégalités, tandis que d'autres publications universitaires se penchent plutôt sur les différences, ce qui permet « de justifier les divisions et les hiérarchies entre les sexes » (p. 158). Il en résulte une différenciation d'interprétation des comportements

selon le sexe : « un garçon agité est “*vivant*”, quand une fille [...] est “*perturbatrice*” » (p. 161), dissymétrie du langage bien connue (Yaguello 1978).

Le dernier chapitre se penche sur la mixité. Mise en place sans débat, par souci économique, après la Seconde Guerre mondiale, la mixité n'est pas synonyme de coéducation, cette dernière visant l'égalité entière entre les deux sexes. D'ailleurs, la mixité englobe aujourd'hui la diversité culturelle, religieuse, etc., ce qui amène Mosconi à dire que la mixité induit « une égale socialisation des filles et des garçons à leur position sociale inégale » (p. 173). Et comme les filles réussissent mieux à l'école que les garçons, il devient impérieux que ces derniers réaffirment « leur position de dominants sexués » (p. 174).

L'éducation dont il est question dans cet ouvrage de Mosconi concerne l'instruction scolaire puisque l'auteure accorde au mot *instruction* le sens de « transmission de savoirs » et, pour elle, « dès lors que la référence à la religion a cessé d'être un moyen suffisant pour légitimer les pouvoirs dans la société, la référence à la nature est devenue la stratégie privilégiée » (p. 183). En outre, pour favoriser la suprématie des hommes sur les femmes, il suffisait de « prendre le “*sexe*” comme critère d'une différenciation propre à constituer un élément significatif de son organisation en vue de créer sur cette base des inégalités de droits et de biens » (p. 185). La démonstration se révèle impeccable et, comme l'écrit Alain Vergnoux en préface (p. 7), « [l']ouvrage de Nicole Mosconi devrait désormais faire référence ».

CLAUDIE SOLAR  
Université de Montréal

## RÉFÉRENCES

- CHABAUD-RYCHTER, Danielle, et autres  
2010 *Sous les sciences sociales, le genre : relectures critiques, de Max Weber à Bruno Latour*. Paris, La Découverte.
- FAHMY-EID, Nadia  
1989 « Le sexe du savoir. Perspectives historiques sur l'éducation des filles au Québec (19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles) », *A/encrages féministes, Cahiers de recherche du Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche féministes* : 51-67.
- HARARI, Yuval Noah  
2015 *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*. Paris, Albin Michel.
- MOSCONI, Nicole  
2016 *De la croyance à la différence des sexes*. Paris, L'Harmattan/Éditions Pepper.
- SOLAR, Claudie  
2013 « Les femmes et l'université : une conquête inachevée », dans Pierre Chénard et autres (dir.), *L'accessibilité aux études postsecondaires : un projet inachevé*. Québec, Presses universitaires du Québec : 227-243.

SPENDER, Dale

1981 « Education : The Patriarchal Paradigm and the Response to Feminism », dans Dale Spender (dir.), *Men's Studies Modified*. Oxford/New York, Pergamon Press : 155-173.

THIVIERGE, Nicole

1983 « L'enseignement ménager, 1880-1970 », dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont (dir.), *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*. Montréal, Boréal Express : 119-142.

YAGUELLO, Marina

1978 *Les mots et les femmes*. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

⇒ **Textes réunis et présentés par Marianne Prairie et Caroline Roy-Blais**

*Je suis féministe, le livre*

Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2016, 204 p.

C'est comme si c'était hier, en 2008, alors qu'on naviguait candidement sur le Web : un nouveau blogue féministe québécois voyait le jour sur une toile où la résistance féministe était exclusivement présente en anglais. C'est à ce moment-là que Marianne Prairie et Isabelle N. Miron ont décidé de créer *Jesuisféministe.com* (JSF), blogue féministe furieux et joyeux à caractère collaboratif, qui allait briser l'isolement des jeunes féministes francophones en contexte québécois à tout jamais, en mettant les pendules à l'heure dans le cercle fermé (*boys club*) d'Internet. Ce blogue féministe, sans politique éditoriale définie, mais assurément prochoix, est vite devenu une tribune de prise de parole pour « bon nombre de féministes toutes fraîches sorties du placard du patriarcat » (Prairie 2016), un espace où les jeunes féministes en contexte québécois produisent des textes exceptionnels de façon libre et sécuritaire et se regroupent à l'abri d'une toile où l'on côtoie quotidiennement ce que Diane Lamoureux (2016 : 9) appelle le « “sexisme ordinaire” [...] celui qu'on retrouve dans les médias, dans les conversations mondaines, dans nos interactions quotidiennes ».

À ce jour, JSF compte plus de 750 articles. Cette plateforme Web sur laquelle les jeunes féministes peuvent publier et correspondre a déplié ses tentacules sur les médias sociaux. Elle réunit plus de 13 400 fans Facebook et au-delà de 6 500 abonnées Twitter, ce qui lui permet de relayer une large part du contenu féministe publié ailleurs que dans le blogue. Cependant, ce virage vers les médias sociaux n'est pas sans conséquence et vient avec son lot de difficultés. Par exemple, la présence de trolls à caractère misogyne et antiféministe qui visent à épuiser les administratrices, dans le but ultime de les faire taire, est un élément perturbateur. En effet, les masculinistes (qui incarnent une forme particulière d'antiféminisme) « semblent avoir compris qu'Internet est un média qui permet de rejoindre beaucoup